

Michel Bousseyroux

## Le Nom-du-Père et la psychose dans l'enseignement de Lacan

### Les trois pères et le plus-Un du Nom-du-Père

Le séminaire *Les Psychoses* et, vingt ans après, le séminaire *Le Sinthome* sont les deux grands moments d'élaboration de Lacan en ce qui concerne sa doctrine des psychoses. Que ce soit par l'écriture de la métaphore ou par celle des nœuds, ils réintroduisent dans la considération scientifique le Nom-du-Père, sans lequel « la théorie psychanalytique se réduirait à ce qu'elle est pour le meilleur et pour le pire, un délire du type schrébérien ». Ce Nom-du-Père, lit-on dans « La méprise du sujet supposé savoir », c'est « la place du Dieu-le-Père » telle que l'a marquée ce qu'il appelle, pour la séparer de la théologie, la *dio-logie*, soit la science de l'Autre, puisque *dio* renvoie au dieu de la mythologie grecque qui incarne l'Autre, Dionysos – en grec, « l'Ailleurs ». Pour Lacan, les Pères de cette diologie s'étagent de Moïse à James Joyce en passant par Maître Eckhart. Mais il lui semble que c'est encore Freud qui lui marque le mieux sa place.

L'expression « Nom-du-Père », Lacan l'emprunte à la religion chrétienne, qui est la religion de Celui qui parle et agit au nom du Père : *in nomine Patris*. Reste que, comme il est dit dans le livre de l'Exode, encore intitulé « Et voici les Noms », quand Moïse, sur le mont Horev, demande à Dieu ce qu'il doit dire si on lui demande son nom, c'est un « *Ehyeh asher ehyeh*, je suis ce que je suis, et allez vous faire foutre » qu'il reçoit en retour ! Ce Nom-du-Père, c'est donc d'abord et avant tout le *nom d'une béance*, qui dans la psychose est plus qu'un vide, un trou innommable.

Partons du temps zéro, de la dernière séance du séminaire *Les Psychoses* du 4 juillet 1956, intitulée « Le phallus et le météore », où Lacan explique que nous sommes tous insérés dans « le signifiant majeur qui s'appelle le Père Noël ». Par père, Lacan entend alors

– ce qui n'est pas sans faire écho à ce qu'il soutiendra vingt ans plus tard quand il fera du Nom-du-Père le quatrième rond borroméen – « l'anneau qui fait tenir tout ensemble <sup>1</sup> », la mère, l'enfant et le phallus.

L'entrée dans la psychose, c'est le moment où, du champ de l'Autre, vient à l'appel le signifiant essentiel de ce que c'est qu'être père, celui qui manque à l'appel pour Schreber quand il est nommé, promu président à la cour d'appel. Ce signifiant, c'est le Nom-du-Père, que Lacan écrit avec un N et un P majuscules et deux tirets. La première fois que Lacan utilise cette expression, c'est en 1952 dans son séminaire sur l'Homme aux loups où, pour expliquer le cercle infernal de la relation de celui-ci au père, il distingue père réel, père symbolique et père imaginaire : « Au départ, il y avait une relation d'amour réelle avec le père mais cela entraînait la réactivation de l'angoisse de la scène primitive. La recherche du père symbolique entraîne la peur de la castration et cela le rejette au père imaginaire de la scène primitive. » L'Homme aux loups « n'a jamais eu de père qui symbolise et incarne le Père, on lui a donné le Nom-du-Père à la place ». C'est Freud qui, comme père de la psychanalyse dont l'Homme aux loups se voulait le fils chéri, a fait office de Nom-du-Père à la place de ce père qui symbolise et incarne le Père qu'il n'a jamais eu, parce qu'il était forclos.

On voit bien que d'emblée Lacan introduit le Nom-du-Père comme ce qui vient à la place d'un défaut du père symbolique à recouvrir pleinement le réel du père et donc à incarner la fonction du Père avec un grand P. Le père nommé vient à la place d'un manque dans la symbolisation de ce que c'est qu'être père, manque qui tient à ce que le symbolique ne recouvre pas pleinement le réel du père. Le Nom, la nomination du Père vient donc à la place d'un manque inhérent au père symbolique.

Pourtant, dans *La Relation d'objet*, le 5 juin 1957, Lacan pose que « le père symbolique c'est le Nom-du-Père », c'est le bon Dieu qu'est Freud pour le petit Hans. Dans le séminaire suivant sur *Les Formations de l'inconscient*, il reprend le 8 janvier 1958 cette identification du père mort et du Nom-du-Père, mais en ajoutant qu'il est, comme signifiant qui promulgue la loi, « l'Autre dans l'Autre » (et non

1. J. Lacan, *Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 359.

l'Autre de l'Autre), et que c'est autour du manque de ce signifiant dans la psychose que s'ordonne la débandade des signifiants. Lacan fait aussi observer qu'il ne suffit pas de l'avoir, ce Nom-du-Père, comme on le voit dans la phobie, mais qu'il faut aussi savoir s'en servir, formule qui évoque celle de 1976, où Lacan fera le pas de plus de dire qu'on peut se passer du Nom-du-Père, se passer d'y croire, et qu'on peut, bien qu'il soit forclos, y suppléer par un sinthome, comme Joyce qui, bien que son père soit carent, n'est pas devenu fou, d'avoir su se servir du « sinthomadaquin ».

### **De la métaphore à l'exception**

C'est dans la séance du 15 janvier 1958 que Lacan réintroduit le Nom-du-Père dans la considération scientifique en écrivant sa formule de la métaphore paternelle comme productrice de la signification du phallus et fécondatrice du sens de ce qui est en jeu dans la procréation. C'est dans son écrit « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » que Lacan précise la substitution en jeu dans cette métaphore. Désir de la Mère, sous la barre, subsume une place à laquelle le Nom se substitue et qui est « la place premièrement symbolisée par l'opération de l'absence de la mère <sup>2</sup> », opération que réalise l'expérience du *fort-da*. Le Nom-du-Père porte cette symbolisation première, réglée par le binaire présence/absence, à la puissance de ce qui, au niveau d'un ternaire symbolique, fait du désir la loi. Car « le Nom-du-Père redouble à la place de l'Autre le signifiant lui-même du ternaire symbolique, en tant qu'il constitue la loi du signifiant <sup>3</sup> ». C'est donc à la place de grand A, sur le schéma R, que le Nom-du-Père *redouble* le signifiant grand P du père. Le Nom-du-Père n'est donc pas le père symbolique, comme élément du ternaire symbolique IMP <sup>4</sup>, mais l'élément qui le redouble dans l'Autre, ce qui en fait un quart terme dans la structure.

2. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 557.

3. *Ibidem*, p. 578.

4. I : idéal du moi ; M : signifiant de l'objet primordial, la mère ; P : position en A du Nom-du-Père.

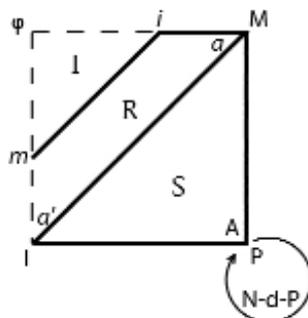


fig 1 : le schéma R et le Nom du Père

Lu ainsi, le Nom-du-Père vient *redoubler* le symbolique d'une nomination du symbolique, ainsi que le formulera Lacan dans « R.S.I. » quand, le 15 avril 1975, il *dédouble* du symbolique, qu'il identifie à l'inconscient, le symptôme qu'est le Père en tant que nommant.

On aurait donc tort de faire du Nom-du-Père l'Autre de l'Autre. Il n'est l'Autre de la loi qu'à venir à la barre de l'Autre du signifiant pour le barrer. Car la réintroduction du Nom-du-Père dans la considération scientifique avec la « Question préliminaire... », qui date de janvier 1958, va de pair avec l'introduction dans la structure, quasi contemporaine puisque datée du 26 mars 1958, de  $S(\%)$ . C'est ce que Lacan précisera dans une discussion avec Safouan en 1972<sup>5</sup> : Le Nom-du-Père, « c'est une des significations de  $S$  de grand  $A$  barré. C'est à ce niveau-là qu'il n'est pas articulable. Ça n'empêche pas qu'il s'articule à la barre du dessous », en  $s(A)$ .  $S(\%)$  est donc la place où le Nom-du-Père est inarticulable à la signification du phallus, bien qu'il y soit articulé à la jouissance.

Dans les notes préparatoires finales de « D'un discours qui ne serait pas du semblant » du 9 juin 1971<sup>6</sup>, Lacan dévalue la métaphore paternelle, disant qu'elle « est vouée à l'échec de ce qu'elle couvre le phallus, c'est-à-dire la jouissance en tant qu'elle est du semblant ». Il fait remarquer que, dans les trois opérations de la frustration, de la castration et de la privation qu'il a différenciées, « il n'y a pas de père symbolique ». Cette récusation par Lacan du père symbolique, dont

5. *Lettres de l'AFP*, n° 11, p. 140.

6. Publiées dans un supplément au n° 8-9 de *L'Unebvue*, printemps-été 1997.

il avait pourtant lui-même promu la distinction éminente, vient de ce que, écrit-il, « le père ne saurait même énoncer la loi, même si historiquement il le paraît », qu'il « ne peut que la servir » et que « le père législateur est automatiquement forclos », comme il se voit chez Schreber.

Il n'y a qu'un père imaginaire, le père idéal, mais la loi fait pire que le châtrer, « elle le typifie ». Quant au père réel, Lacan dit cette chose surprenante : il faut le « considérer à l'œuvre dans la religion juive qui, seule, a su développer sa dimension propre. L'homme du nuage, allais-je dire, de fumée ou de feu, selon qu'il fait jour ou bien nuit, celui qui contient le peuple de le précéder d'un corps, de lui avoir donné écrites sur des tables, non les lois du discours, ce qui s'appelle logique, mais celles de la parole dont sortent les prophètes ». Qu'il préfère les femmes qui ont passé l'âge et leur permette de procréer souligne, poursuit Lacan, « la division de la jouissance et de ce qu'elle engendre. » Le père réel, donc pour Lacan, c'est du côté de la féroce ignorance de Yahvé qu'il faut le chercher, quand il invective Osée et accuse son peuple de prostitution. C'est Yahvé dont il est dit dans *Osée* qu'il est « la déchirure qui va nous guérir ». C'est celui qui ne lâche pas le bout de réel de la castration. Car pour être un père, dit Lacan dans *L'Envers de la psychanalyse*<sup>7</sup>, « j'entends non pas seulement un père réel, mais un père du réel, il y a assurément des choses qu'il faut féroce ment ignorer ».

C'est avec ses formules de la sexuation que Lacan parvient à la réduction logique du Nom-du-Père dans son articulation avec le père réel, agent de la castration, le père imaginaire qui jouit de toutes les femmes et le père mort, qui dans le mythe freudien de *Totem et tabou* se trouvent tous confondus. Il est absolument nécessaire qu'il en existe au moins Un, Un de père réel qui dise que non et pour qui la castration, ouste ! C'est de là, de cette fonction de l'é-pater, comme l'appelle Lacan à la fin du « Savoir du psychanalyste », que sort le Père comme Nom. La paranoïa exclut cette fonction de l'é-pater. Elle disqualifie la fonction de l'Un d'exception pour lequel la fonction  $\Phi$  est exclue de fait.

7. J. Lacan, *L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 157.

### Le pousse à la femme et La femme comme Père-version

En découle le rejet du psychotique du côté droit des formules de la sexualité, au niveau où n'existe pas de suspens à la fonction phallique, aucune exception n'étant permise, et où Lacan dans « L'étourdit » situe la rencontre avec « l'Un-père comme sans raison » et le pousse-à-la-femme.

Ce « sans raison » correspond à « l'effet ressenti comme de forçage » sur la fonction phallique que produit le fait que rien ne lui fasse limite, du fait de la forclusion de l'exception comme place où le Père n'est pas sans raison. Lacan indique, sans plus de précision, que l'effet de pousse-à-la-femme, dans ce qu'il a de sardonique, pourrait se démontrer à développer l'inscription qu'il a faite en 1958, avec son schéma I des *Écrits*, de l'état terminal de la psychose de Schreber par une fonction hyperbolique. Si l'on prend cela au sérieux, cela signifie mathématiquement que c'est comme le cosinus hyperbolique de  $x$  que la fonction  $\Phi_0$  est satisfaite dans la psychose. Alors que, dans le cas où il y a l'exception, elle est exclue de fait, comme c'est le cas pour  $x = 0$  dans la fonction  $1/x$ , là, pour  $x = 0$ , elle s'égalise à 1 (le Un du Un-père). Et pour toutes ses autres valeurs, qui croissent à l'infini, elle est vérifiée par deux valeurs de vérité symétriques et opposées  $+x_n$  et  $-x_n$ , si bien que, *tout étant vrai*, le blanc *et* le non-blanc, tout non-sens s'annule, ainsi que le dit Schreber.

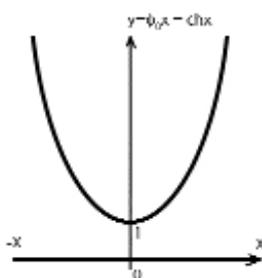


fig II : fonction hyperbolique et pousse à la femme

Par pousse-à-la-femme, il faut donc entendre un pousse au *sans limite*, la jouissance ne trouvant pas sa limite, et sa raison, dans le dire-que-non paternel. Mais remarquez bien ceci. « La femme rendue

toute, au cas où elle ex-sisterait d'un discours qui ne serait pas du semblant », dit Lacan le 11 mars 1975 dans « R.S.I. », ce serait « le Dieu de la castration », le Dieu qu'incarnerait La femme qui ordonnerait la castration, qui la prescrirait sur ordonnance : ne gardez pas ceci, qui est le plus aimé ! Il n'y a que l'*Entmannung*, l'éviration (l'extirpation par Dieu du *vir* en l'homme), qui rende toute la femme. C'est le prix à payer pour que « miss Schreber » se réalise, dans le réel du délire, comme la *Dernière femme*.

La femme est une version du Père. Quand il n'est pas forclos, elle se figure masquée de Père-version. Mais, à arracher le masque, c'est sur du vide qu'on tomberait, le vide où Lacan met La femme. Derrière il n'y a rien, le masque seul ex-siste. Un conte pour enfants écrit par Jean-Côme Noguès et superbement illustré par Anne Romby, *Le Prince de Venise*, paru aux éditions Milan, dit merveilleusement cela. S'étant lancé comme un fou à la poursuite d'une gondole sur laquelle pavanait, somptueusement vêtu, son mystérieux rival masqué de blanc, lorsque enfin, l'ayant rattrapé au bout d'un canal de Torcello, le Prince se précipita pour arracher son masque au personnage allongé qui, sous la lune, l'attendait affalé sur ses coussins, derrière, il n'y avait rien. « Le manteau semé d'étoiles s'affaissa au fond de la gondole comme une loque désormais inutile, pendant que les bijoux un à un s'éteignaient. Le Prince n'avait poursuivi que la Vanité. » Car ce qu'avait vu choir le vaniteux, c'était l'oripeau de sa Père-version, de sa version du Père. L'envers de ça serait le conte d'Andersen, *Les Habits neufs de l'empereur*.

Dans sa préface à la pièce de Wedekind, Lacan définit le Nom-du-Père comme « le semblant par excellence ». Il n'y a « pas de Nom qui soit son Nom-Propre, sinon le Nom comme ex-sistence. Et l'Homme masqué dit ça pas mal<sup>8</sup> ». Il s'agit de l'Homme masqué, dont le rôle est tenu, lors de la création en 1906 dans une mise en scène de Max Reinhardt, par Wedekind lui-même portant un masque de femme. Cet Homme masqué apparaît à la fin de l'acte III, dans la scène VII qui se passe au cimetière où Melchior est à la recherche de la tombe où est enterrée Wendla, qui était enceinte de lui et est morte des suites d'un avortement. Il vient pour le sauver des prises du fantôme de son ami Moritz, qui s'est suicidé. Moritz est un non-dupe qui

8. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 563.

erre au royaume des morts, où il essaye d'entraîner ce malheureux Melchior. L'Homme masqué surgit pour l'en dissuader et dire que non à ce revenant revenu de tout. Quand Melchior lui demande qui il est, s'il est son père, il refuse de répondre, comme Élohim à Moïse. Et quand il lui demande s'il croit en Dieu, il lui dit : « C'est selon ! » Mais cet Homme masqué est plus que le nom propre d'un personnage de fiction. Car Wedekind ne se contente pas d'en jouer le rôle, il en fait son dédicataire. Cette dédicace à l'Homme masqué, qu'on trouve au début de la pièce, signe pour Lacan son ex-sistence. Par-delà sa fiction, l'Homme masqué ex-siste comme un dire que non à « ceux qui ne s'autorisent de parler que d'entre les morts », et c'est en quoi Lacan en fait l'un des Noms-du-Père. Mais de Noms, poursuit Lacan, le Père « en a tant et tant qu'il n'y en a pas Un qui lui convienne, sinon le Nom de Nom de Nom ».

### **Le Père borroméen et la régression infraborroméenne de la psychose**

Ce triplement gigogne de la nomination correspond aux questions que Lacan se pose au moment où il écrit cette préface, le 1<sup>er</sup> septembre 1974, juste avant de commencer son séminaire « R.S.I. ». Lacan est en train de s'y heurter à une toute nouvelle difficulté, qu'il énonce dès la première séance de « R.S.I. », le 10 décembre 1974. Elle commence en effet ainsi : « Réel, symbolique, imaginaire – ces trois mots ont chacun un sens. Ce sont trois sens différents. Mais qu'ils soient différents, cela suffit-il pour qu'ils fassent trois ? Et s'ils sont aussi différents que je le dis, cela n'y fait-il pas obstacle ? Où est la commune mesure ? [...] Il y a une pente qui nous entraîne à les homogénéiser. Ce qui est raide – quel rapport ont-ils entre eux ? C'est là ce dans quoi cette année je voudrais vous frayer la voie. »

C'est fou ce qu'elle est raide, cette pente ! Où elle mène, on l'apprendra un an après, dans le séminaire *Le Sinthome*, le 16 décembre 1975 : « La psychose paranoïaque et la personnalité n'ont pas de rapport. Parce que c'est la même chose. En tant qu'un sujet noue à trois l'imaginaire, le symbolique et le réel, il n'est supporté que de leur continuité, les trois sont une seule et même consistance. Et c'est en cela que consiste la psychose paranoïaque. » La paranoïa « systématise la confusion », comme disait Dali, des trois

dit-mensions du parlêtre. La régression topique au stade du miroir où s'englué l'imaginaire et se congèle le désir pour le paranoïaque est une régression topologique, infraborroméenne, du trois au un de la personnalité que supporte le nœud de trèfle. Il s'agit d'un nœud à trois croisements, qu'on peut aussi dessiner vrillés en pas de vis tournant à droite et qui délimitent les quatre plages de l'objet *a*, du sens, de la jouissance phallique et de la jouissance de l'Autre. Il appartient à la classe des nœuds toriques, qu'on peut tracer sur un tore sans lever son crayon.

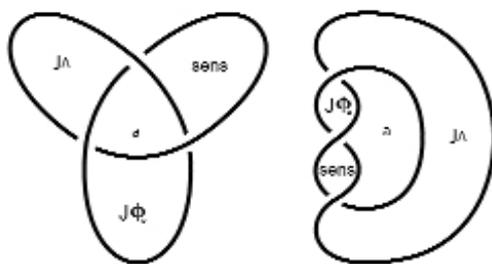


fig III : le nœud torique de la paranoïa

Ainsi, la paranoïa – la personnalité –, c'est les trois qui ne sont qu'Un, comme dans la Trinité. Lacan le signale le 2 décembre dans une conférence au Massachusetts Institute of Technology lors de son voyage aux États-Unis, où il fut reçu dans les universités américaines. « Sans la mathématique, nous ne nous apercevions pas que ces trois sont trinitaires. Le prétendu mystère de la Trinité reflète ce qui est en chacun de nous, et ce que ça illustre le mieux c'est la connaissance paranoïaque. Freud disait que l'analyse était une "paranoïa raisonnée" ; il y a cette face dans l'analyse. À elle seule l'analyse confirme que de ces trois catégories, R, S, I, les meilleurs représentants sont des dingues. Les raides-fous ne doutent pas un seul instant d'être dans le réel. Cela pourrait prêter à gaudrioles concernant la Trinité divine, parce que la Trinité divine, ce n'est pas si dingue, si dieu-ingue. C'est bien pour ça qu'il doit y avoir un quatrième terme<sup>9</sup>. »

9. J. Lacan, *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Le Seuil, 1976, p. 58-59.

### La paranoïa commune

Un quart terme est donc nécessaire à ce que la borroméanité ne se perde pas. Ce quart élément supplémentaire correspond, explique Lacan dans « R.S.I. », à ce que Freud appelle le complexe d'Œdipe ou la réalité psychique, qu'il identifiera d'abord au Nom-du-Père et appellera aussi le symptôme, puis le sinthome – ces trois termes n'étant pas synonymes.

Ainsi, le Père est plus qu'un Nom, il nomme, donne nom aux choses, à commencer par le symbolique, l'imaginaire et le réel qui sont « les noms premiers ». De là s'éclaire ce que Lacan disait du Nom-du-Père dans la « Préface à *L'Éveil du printemps*<sup>10</sup> ». Comme il l'énonce le 11 mars 1975, « le Nom-du-Père n'est rien d'autre que le nœud ». Il ex-siste en tant que Nom de Nom de Nom : c'est le Nom du réel de Nom du symbolique de Nom de l'imaginaire. Et la psychose consiste en la faillite de cette nomination du symbolique de l'imaginaire du réel.

Néanmoins, il existe une solution symptomatique à la paranoïa. Lacan la propose lors du séminaire *Le Sinthome* à la séance du 16 décembre 1975. Cette solution part d'un problème topologique sur lequel Lacan depuis deux mois se cassait la tête. Il voulait démontrer qu'il est possible de réaliser à partir du nœud à trois, dit de trèfle – qui n'est pas borroméen –, un nœud borroméen à quatre. Il n'y arrivait pas, mais ne démordait pas de l'idée que ce nouage borroméen de quatre nœuds de trèfle était possible. La solution lui fut apportée par les deux mathématiciens avec lesquels il travaillait alors, Soury et Thomé. Il s'agit d'une tresse borroméenne à huit fils dont il présente le dessin le 16 décembre, tresse qui est formée de quatre nœuds de trèfle, chacun d'eux étant deux fois ouvert de manière à former une natte à deux fils.



fig IV : 3 paranoïques (P1, P2, P3) noués par un sinthome névrotique (S)

10 J. Lacan, *Autres écrits*, op. cit., p. 561.

Était démontrable que trois trèfles pouvaient être borroméennement noués par un quatrième tenant la fonction de sinthome, dont Lacan dit qu'il spécifie la structure du fait qu'il se couple avec l'inconscient et a avec lui un rapport privilégié. Sur le dessin de cette tresse, que Lacan qualifie de « subjective », les deux fils  $\Sigma$  du sinthome s'accrochent par six fois, de façon élective, aux deux fils de l'inconscient de P3. Ce tressage non seulement établit des rapports couplés entre ces quatre consistances mais crée donc en outre des réponses particulières, par certains points élus, entre ce sinthome et l'inconscient de l'une des trois personnalités paranoïaques (ici P3).

Cette solution topologique, Lacan l'applique à la paranoïa non déclenchée ou stabilisée. « À bien entendre ce que j'énonce aujourd'hui, on pourrait en déduire qu'à trois paranoïaques pourrait être noué au titre de symptôme un quatrième terme qui se situerait comme personnalité, distincte au regard des trois personnalités précédentes, et leur symptôme. [...] Une telle chaîne ne constitue plus une paranoïa, si ce n'est qu'elle est commune. » Quant à ce quatrième qui noue trois paranoïaques, « il se spécifie d'être sinthome et névrotique ». Pour que cette quatrième personne vienne, comme sinthome névrotique, faire *réponse particulière* à l'inconscient de l'une de ces trois personnalités paranoïaques, il faut bien sûr que ce rapport privilégié soit inscrit dans les coordonnées subjectives de son histoire, c'est-à-dire que cette personnalité névrotique, dans sa fonction de sinthome, entre en résonance avec son inconscient, avec ce qui n'y a pas été symbolisé. Encore faut-il qu'il y ait dans la constellation familiale au moins trois paranoïaques. Car ce sont des folies non plus à deux mais à trois que Lacan envisage, précisément des folies à au moins trois et pour lesquelles il parle de paranoïa qui n'en est plus une, si ce n'est qu'elle est commune. On peut considérer que, tant que tient cette tresse, la paranoïa commune aux trois est contenue, désactivée, subjectivée par le sinthome, et que, quand elle se dénoue, chacune des trois est libre de réaliser sur un mode délirant sa paranoïa. Cette nouvelle façon de penser la paranoïa permet de concevoir autrement qu'en 1958 le déclenchement de la psychose et son traitement, mais aussi la psychose non déclenchée tout autant que les stabilisations ou les rechutes. C'est non plus par la rencontre avec l'Un-père en opposition symbolique avec le couple *a/a'* que

s'explique le déclenchement mais par le lâchage, à un moment donné, de la fonction sinthomatique.

Cela n'est pas pure spéculation de topologue sur la structure. On peut en évaluer l'incidence clinique directe. Il faudrait davantage rechercher, au cas par cas, dans les complexes familiaux de tel ou tel paranoïaque, s'il n'y a pas une folie à trois que tempère jusqu'à un certain moment un symptôme névrotique. D'ailleurs, au moment où il se cassait la tête sur ce problème de tressage, Lacan avait en tête son cas Aimée – dont il reparle à plusieurs reprises à cette époque, car il avait accepté que sa thèse fût publiée par les éditions du Seuil. Il semble bien que cette tresse subjective lui ait permis de réviser son interprétation du cas, comme Jean Allouch en a développé l'argument dans son remarquable livre *Marguerite ou l'Aimée de Lacan*<sup>11</sup>. Loin d'avoir été la vraie persécutrice qu'Aimée – Marguerite Anzieu – visait au-delà de l'actrice qu'elle avait tenté de poignarder, comme l'interprétait Lacan en 1932, Élise, sa sœur aînée, la rassembleuse de la maisonnée qu'on appelait Nêne, aura fait fonction pour elle, dans sa folie à trois avec sa mère et sa tante, de sinthome névrotique qui aura fait tenir la tresse subjective jusqu'au déclenchement en 1921, quand elle accouche d'une fille mort-née. Et c'est Lacan qui, en publiant sa thèse en 1932 qui la nomme Aimée, assurera de nouveau cette fonction de sinthome qui restaure sa subjectivité.

### **Des maladies de l'indistinction**

« La psychose est un essai de rigueur », déclarait Lacan à la Yale University le 24 novembre 1975<sup>12</sup>. « En ce sens je dirais que je suis psychotique. Je suis psychotique pour la seule raison que j'ai toujours essayé d'être rigoureux. Cela va évidemment assez loin puisque ça suppose que les logiciens, par exemple, qui tendent vers ce but, les géomètres aussi, partageraient en dernière analyse une certaine forme de psychose. » À quelqu'un qui, lors de la séance d'ouverture de la Section clinique, le 5 janvier 1977, lui rappelait ce qu'il avait dit, il répondra : « Oui, enfin j'essaie de l'être le moins possible ! Mais je ne peux pas dire que ça me serve. Si j'étais plus psychotique, je serais probablement meilleur analyste<sup>13</sup>. »

11. Jean Allouch, *Marguerite ou l'Aimée de Lacan*, EPEL, 1990.

12. *Scilicet*, n° 6-7, p. 9.

13. *Ornicar?*, n° 9, 1977, p. 13.

Alors psychanalystes, si vous me permettez, encore un effort pour être logiciens, tout en essayant quand même d'être le moins possible psychotiques !

Voici donc comment j'axiomatiserai la conception que le dernier Lacan permet, me semble-t-il, de se faire de la psychose, des psychoses comme *maladies de l'indistinction*. De cette indistinction, nous allons voir que la logique lacanienne du borroméen, celle du moins que j'infère du dire des séminaires borroméens, permet de décliner quelques variétés différenciables.

*Axiome de la structure* (comme tout axiome indémontrable, mais évident pour tout lecteur de Lacan) : le réel, le symbolique et l'imaginaire sont les trois dit-mensions du parlêtre. Pas de subjectivité hors cet au-moins-trois, que postule le nœud borroméen.

*Théorème de la structure* (que le dire des séminaires « R.S.I. » et *Le Sinthome* démontre) : ce qui « spécifie » la structure du parlêtre, comme réponse « particulière » de l'inconscient, c'est sa quatrième dit-mension, le symptôme. Cette structure exige, pour être spécifiée, quatre consistances borroméennement nouées.

*Corollaires* : l'Œdipe, soit le complexe nodal des névroses, réalise ce nouage borroméen à quatre. La psychose est perte du *noeudipe* par carence, faillite ou rejet du symptôme paternel qui l'assure. Un accès du psychotique au garde-fou borroméen, sans le secours du père, n'est pourtant pas exclu. La subjectivité borroméenne reste accessible dans une famille de paranoïaques grâce à la fonction sinthome que peut y avoir un névrosé.

*Proposition 1* : si la quatrième dit-mension de la subjectivité borroméenne fait défaut, la structure borroméenne R.S.I. régresse, par mise en continuité R-S-I, au nœud le plus simple, dit de trèfle – la question étant alors de savoir s'il suffit à supporter encore un sujet.

*Définition 1* : dans la structure, on appelle paranoïa, structure paranoïaque, l'indistinction RSI que consubstantialisent en une seule et même consistance le nœud de trèfle de la personnalité et ce qu'il enserre, l'objet criminogène.

*Définition 2* : ni une ni deux personnalités ne font subjectivation dans la paranoïa. Il faut, pour faire sujet (i.e. pour faire nouage borroméen) dans la paranoïa, au moins trois personnalités.

*Proposition 2* : inférons de cette conception nodale de la structure psychotique qu'il y a des degrés moindres dans la perte du borroméen. Deux seulement des trois dit-mensions du parlêtre peuvent en effet s'indistinguer, se confondre par mise en continuité. En relèverait le dit-schizophrène, comme ne distinguant plus le symbolique du réel.

*Proposition 3, subsidiaire* : même défaut, le nœud peut encore se refaire. Même le fou normal, celui qui n'arrive plus à trouver sa place parce qu'il est sans nœud, peut se trouver une place subjective.

Ces propositions ne sont que les prolégomènes à une approche borroméenne de la clinique différentielle des psychoses.